

Søren Kierkegaard et la littérature française

Søren Kierkegaard and French Literature, Eight Comparative Studies
by Ronald Grimsley. Cardiff. University of Wales Press. 1966. 171 p.

Par F. J. BILLESKOV JANSEN

Dans son *Introduction*, M. Grimsley fait le bilan des lectures françaises de Kierkegaard. Nous pouvons en tirer la conclusion préalable que la littérature française en tant quelle n'a pas eu de signification précise pour Kierkegaard. Nous pouvons constater, dans tous les chapitres de M. Grimsley, que Kierkegaard n'avait nullement le désir de s'appropriier les plus belles pages de la littérature française ni de se tenir au courant des tendances contemporaines. Kierkegaard se laissait guider par un instinct existentiel qui l'attirait vers les livres dont il avait besoin pour donner corps à sa propre pensée philosophique ou religieuse. Lorsqu'il lui arrivait de se documenter, c'est parce qu'il jugeait utile ou nécessaire de mesurer la portée d'une hypothèse personnelle en l'appliquant à tout un groupe d'œuvres littéraires. M. Grimsley consacre son premier chapitre à Kierkegaard critique de Molière. Il est bien connu que Kierkegaard, dans *Ou bien . . . Ou bien*, a longuement développé le thème de Don Juan. Il y distingue entre le séducteur *immédiat* dont la seule présence suffit pour vaincre la résistance d'une femme et le séducteur *réfléchi* ou calculateur qui amène la chute de la femme par les moyens de l'esprit. C'est dans l'opéra de Mozart que Kierkegaard trouvait la réalisation la plus complète du séducteur immédiat; dans *Le Journal du Séducteur*, Kierkegaard faisait lui-même le portrait du séducteur réfléchi. Comme dans sa philosophie des stades la figure de Don Juan lui sert d'exemple du stade esthétique, le séducteur étant le modèle même de l'homme esthétique, Kierkegaard a trouvé nécessaire de s'arrêter devant toute une série de Don Juans littéraires, y compris celui de Molière. Grâce à sa distinction entre le Don Juan immédiat et le Don Juan réfléchi, Kierkegaard est amené à mettre en relief, comme l'a très justement montré M. Grimsley, le côté réfléchi, philosophe de Don Juan, tel qu'il

apparaît chez Molière. Ainsi, Kierkegaard a devancé des interprétations modernes de la célèbre comédie.

C'est toujours le séducteur réfléchi que M. Grimsley étudie dans son second chapitre où il compare *Kierkegaard et Laclos*. Nous ne savons si Kierkegaard a lu *Les Liaisons dangereuses*. Il est pourtant intéressant de noter que le roman épistolaire de Choderlos de Laclos, paru en 1782, fut traduit en danois en 1832, c.-à-d. dans la jeunesse de Kierkegaard. Avec beaucoup de finesse, M. Grimsley fait ressortir les ressemblances et dissemblances de Valmont et de Johannes, le héros de Kierkegaard dans *Le Journal du Séducteur*. Les deux hommes veulent que la femme désirée se livre à eux, en toute liberté. Or, tandis que Valmont appartient à un milieu qui le détermine, Johannes est libre de toute contrainte sociale. C'est pourquoi il est tout naturel que Valmont échange des lettres qui lui permettent de contrôler les effets de son action, et que Johannes, replié sur lui-même, tienne un journal.

Le mélancolique René, chez *Chateaubriand*, est certainement tout aussi isolé que Johannes, mais d'une façon différente. René est seul et triste, sans illusion ni espoir. Sa mélancolie se nourrit dans la solitude de la grande nature qu'il aime et croit comprendre. Homme fatal, il est né pour souffrir, et pour causer des souffrances à ceux qui s'attachent à lui. Un secret criminel jette son ombre mystérieuse sur tous ses actes.

Il est facile de voir que ce héros du premier romantisme français possède des caractères communs avec l'homme esthétique de Kierkegaard. Aussi n'est-il point surprenant que la seconde partie de *Ou bien . . . Ou bien* porte en épigraphe une phrase d'Atala: »Les grandes passions sont solitaires, et les transporter au désert, c'est les rendre à leur empire.« Dans son troisième chapitre M. Grimsley nous montre que l'homme esthétique de Kierkegaard se distingue avant tout par la force de sa réflexion; il prend un goût extrême à s'analyser lui-même; il est plus douloureusement conscient de lui-même que René.

Molière, Laclos et Chateaubriand sont trois créateurs de fiction dramatique ou narrative, trois poètes. Dans les chapitres IV, V et VI, M. Grimsley attire notre attention sur trois philosophes français que Kierkegaard a cités et discutés un peu tard, à vrai dire, dans son journal et dans ses écrits. D'une façon générale, il a copié, chez Montaigne, Pascal et Rousseau, des passages qui parlaient en faveur de ses propres idées favorites. Entre 1847 et 1850, Kierkegaard lisait

les Essais de *Montaigne* en traduction allemande, et il en tire des citations encourageantes sur l'écart de la doctrine et de la conduite chez les chrétiens, ou sur la foule mère de l'ignorance, de l'injustice et de l'inconstance, mais il proteste lorsque Montaigne se scandalise du mépris qui entoure l'acte à qui nous devons de la vie. Kierkegaard fait remarquer que Dieu aussi agit dans l'acte de procréation. Il n'en est pas des hommes comme des animaux que tout individu n'est qu'un exemple. L'homme destiné à devenir esprit se charge de tout son être, lorsqu'il se choisit soi-même et réduit la propagation à l'aspect le plus bas de la nature humaine.

Avant 1850, Kierkegaard ne semble posséder que des notions assez vagues de la vie et des idées de *Pascal*. De 1850 à 1854, il faisait des lectures suivies dans les *Pensées* dont il avait trois éditions, toutes de langue allemande, dans sa bibliothèque. A mesure que le règlement avec l'Eglise officielle protestante s'approchait, Kierkegaard se sentait plus près de Pascal, en qui il a trouvé, semble-t-il, un véritable compagnon d'armes. Le parallélisme des conceptions chrétiennes dans les écrits de Pascal et de Kierkegaard a souvent tenté les chercheurs. Par ses extraits des *Pensées* Kierkegaard a montré le premier les analogies. En groupant les citations de Pascal non pas chronologiquement, mais selon les idées maîtresses de Kierkegaard, M. Grimsley nous fait saisir la profonde préoccupation commune des deux philosophes et missionnaires chrétiens. On peut la résumer en une seule phrase. Kierkegaard était fortement frappé par la remarque de Pascal parlant de ces hommes qui au moyen de quelques sacrements se dispensent d'aimer Dieu. Jusque vers la fin de sa vie Kierkegaard revint à ce vigoureux mot pascalien.

Il est juste de noter ici que M. Grimsley n'a pas oublié Descartes dont le *de omnibus dubitandum* jouait un rôle très important pour le jeune Kierkegaard. Notre auteur se propose de traiter ailleurs et amplement, l'importance du doute cartésien pour la philosophie de Kierkegaard.

En ce qui concerne *Rousseau*, il est certain que de bonne heure, Kierkegaard a une vague connaissance de l'Emile. Cependant, ce n'est qu'en 1850 qu'il en fait une lecture approfondie. Visiblement, Kierkegaard apprécie la sincérité dont fait profession le Vicaire savoyard, mais il rejette, non sans véhémence, la vague religion chrétienne du vicaire et de Rousseau.

Au point de vue de la littérature comparée, le chapitre le plus surprenant de M. Grimsley porte comme titre *Kierkegaard et Scribe*. Dans l'histoire de la littérature danoise, on a souvent insisté sur le succès sans précédent d'Eugène Scribe sur le Théâtre Royal de Copenhague. Grâce à une actrice de génie, Madame Heiberg, ainsi qu'à plusieurs acteurs pleins de talent, la verve, l'ironie, la satire de Scribe fut pleinement goûtée par un public exigeant et en même temps ouvert. Kierkegaard était un habitué du Théâtre. A plusieurs reprises, il est allé voir le Don Juan de Mozart, sans doute aussi *Les premières Amours* de Scribe, dont il livre, dans *Ou bien . . Ou bien*, une interprétation très personnelle. Kierkegaard renchérit sur l'ironie avec laquelle Scribe traite les illusions de l'amour romantique qui naît dans l'instant et se croit éternel. Pour Kierkegaard, comme le remarque judicieusement M. Grimsley, le culte de l'amour romantique est un exemple frappant de l'attitude esthétique. Sans se soucier des valeurs morales et religieuses, l'individu croit naïvement dans l'existence d'un plaisir pur et spontané. Se fier ainsi au caractère inaltérable des premières amours, peut-on ajouter, c'est croire à une fausse éternité. Scribe est pour Kierkegaard un écrivain très moderne, c.-à.-d. antiromantique.

Dans un ultime chapitre intitulé *Kierkegaard, Vigny et »le Poète«*, notre comparatiste fait un nouvel effort de situer Kierkegaard dans les grands mouvements européens de son époque. Alfred de Vigny et Kierkegaard, s'ignorant l'un l'autre, ont exprimé des idées fort analogues sur le rôle et la destinée du poète. Le poète, aux yeux des deux écrivains, est né pour souffrir, mais au bienfait de l'humanité. Non seulement le poète est maltraité par les contemporains qui se délectent ses oeuvres, mais il est condamné à l'ennui et au désespoir. »La vérité sur la vie, c'est le désespoir«, écrivait Vigny, car c'est le moyen d'arriver à la tranquillité de l'esprit: »Courageuse résignation. Désespoir calme. Voilà la plus saine des philosophies.« Comme tout le monde sait, le désespoir est chez Kierkegaard une force positive, créatrice, salutaire. Faire face aux réalités intérieures et éternelles, reconnaître son échec, *désespérer*, voici la condition inéluctable pour passer d'un stade inférieur à un autre. Le rapprochement de Vigny et de Kierkegaard est un des plus intéressants et des plus réconfortants que nous rencontrons dans l'ouvrage de M. Grimsley. A un moment critique de la conscience européenne, deux

grands poètes-philosophes voient dans le désespoir non pas une impulsion aveugle et irrationnelle, »but the expression of a lucid, deliberate refusal to escape from unpleasant facts by means of self-deception«. (p. 145).

Par sa méthode comparative extrêmement souple l'auteur de ce livre nous fait mieux comprendre la place de Kierkegaard dans la littérature du XIX^e siècle. En même temps, la pénétrante subtilité de Kierkegaard l'a forcé à préciser les positions des écrivains français. Et de cette façon, la confrontation de Kierkegaard avec Molière, Laclous, Scribe et Vigny jette quelques lueurs sur trois siècles de la littérature française.